CHUTE MORTELLE

Mon poing cogna trois coups sur l’imposante porte de chêne. Personne ne répondit. Je cognai de nouveau, mais toujours rien. La pluie martelait l’enseigne au dessus de moi et s’intensifiait de seconde en seconde. Le froid s’infiltrait jusque dans mes os. Le sol était devenu un bourbier et mes pieds s’enfonçaient dans un mélange de terre et d’herbe. Je remarquai sur le côté une petite fenêtre. J’allai voir mais elle était fermée. Je me penchai et essayai d’apercevoir à l’intérieur. Rien. La pièce qui était en contre-bas était tellement sombre que tout ce que je vis, ce fut le petit cercle de buée que ma bouche avait dessiné sur la vitre. Je revins devant la porte d’entrée et frappai de nouveau. Toujours personne. Il faisait maintenant nuit. Le paysan que j’avais vu plus tôt m’avait-il menti ? Peut-être que cette auberge était abandonnée. Je décidai de faire le tour de l’auberge délabrée pour voir s’il n’y avait pas une autre porte. J’étais épuisé et frigorifié. Le fracas des vagues sur les rochers était insupportable. C’était à peine si je pouvais encore entendre ma respiration haletante. Je sentais le sang battre dans mes tempes. Je contournai l’auberge et m’arrêtai devant un gigantesque saule pleureur. Le tronc était recouvert d’une mousse noire et les branches avaient été dépouillées de leurs feuilles par le vent.

Je m’arrêtai, prêt à rebrousser chemin, quand soudain surgit de derrière un bosquet une femme hideuse accompagnée d’un chien aux longues dents tranchantes. Les ombres de l’arbre ondulaient sur le visage ridé de la dame qui portait des vêtements usés par le temps. Je réussis, malgré la pénombre ambiante, à discerner ses chaussures trouées et ses yeux injectés de sang. Le chien, à côté d’elle, semblait prêt à me sauter à la gorge. Je plissai les yeux et remarquai qu’il tenait dans sa gueule un lapin, la tête ballante sur le côté et ses oreilles pendantes. J’étais pétrifié d’effroi. Devais-je partir en courant ? Devais-je me sauver tant qu’il en était encore temps ? L’aubergiste parla, ce qui mit fin à mes réflexions. Elle n’articulait pas, ne parlait pas bien français et mangeait ses mots. Elle m’invita à entrer dans son auberge :

« Tu veux entrer, p’tit ? Y’a du lapin à manger.», proposa-t-elle.

Je hochai la tête par politesse et la suivis à l’intérieur. L’endroit dans lequel nous arrivâmes ressemblait vaguement à un salon. Les murs étaient humides et la peinture s’écaillait. Un vieux canapé aux couleurs délavées trônait au centre. Le chien trempé s’ébroua et alla déposer le lapin au pied de sa maîtresse. La femme me conduisit dans une pièce annexe où une couchette de feuilles et de paille était posée à même le sol. Il y avait, à côté, un pot de chambre en céramique. Voilà ce à quoi se résumait la chambre. Je pris la décision de quitter cet endroit lugubre ainsi que ses hôtes peu accueillants dès l’aurore. L’aubergiste, sans un mot, me laissa seul. Je fis une rapide toilette et enfilai des vêtements chauds. Une demi-heure plus tard la femme revint. Elle portait toujours les lambeaux qui lui servaient d’habit. Elle me fit signe de la suivre et m’installa par terre, devant une assiette de pain rassis et de viande de lapin cuite au feu de bois. On mangea en silence. Quand elle eut avalé sa dernière bouchée, elle déclara :

« T’es le premier client d’puis cinquante ans. »

Cela raviva ma conviction de partir le plus tôt possible le lendemain. J’allai dans ma chambre et me couchai sur mon lit rugueux. Je m’endormis aussitôt.

Le lendemain, le soleil était à peine levé que je m’habillai et laissai deux pièces d’or sur le lit. Je sortis en silence de ma chambre et passai devant la femme endormie sur le canapé. Où était le chien ? J’ouvris la porte d’entrée. J’avais à peine fait un pas dehors que le molosse, qui se trouvait à côté de l’arbre, dehors, aboya et montra les crocs. Je me retournai pour rentrer prestement dans l’auberge quand je vis l’aubergiste réveillée pointer sur moi un fusil. Confus et apeuré, je bredouillai des excuses et leur annonçai que je devais partir. La femme, en un rictus effrayant, répondit qu’elle ne me laisserait pas partir. Elle me menaça avec son fusil, me fit rentrer dans la maison et m’enferma dans la cave. Une fois à l’intérieur, j’aperçus la petite fenêtre que j’avais vue de dehors. Je pris une boîte qui se trouvait là, montai dessus et ouvrai la fenêtre. À force de contorsions, je réussis à sortir par la fenêtre. J’avais les bras râpés et des bleus sur tout le corps. La monstrueuse dame et le chien me verraient si je passais pour aller à l’écurie. Je décidai donc de monter la côte qui se trouvait sur ma droite. Je commençai à courir.

Le chien aboya quelque part derrière moi. Il fallait que j’aille plus vite. Tout mon corps protestait. J’avais mal partout. Je vis la femme marcher tranquillement derrière moi. Pourquoi ne courait-elle pas ? Je compris en arrivant en haut de la côte. Je ne pouvais plus continuer. La côte se terminait par une paroi rocheuse abrupte. Si je sautais, c’était la mort assurée. Je ne pouvais pas faire demi-tour. La femme se rapprochait. Plus que quinze mètres. Plus que dix mètres. Plus que cinq mètres. Un cri lancinant sortit de ma gorge. Désespéré, je sautai sur la femme et la rouai de coups. Surprise elle lâcha son fusil. Je le ramassai et tirai sur le chien. Une flaque de sang écarlate se répandit dans l’herbe. L’aubergiste, dans un élan de tristesse, leva son poing et sauta vers moi. J’eus tout juste le temps de faire un bond sur le côté. Déséquilibrée, la femme ne put arrêter sa course et elle tomba de la côte. Elle fit une chute mortelle.